

L'hirondelle enseignait encore à ses enfans à voler haut, quand l'air se trouvait calme, car alors les insectes se tiennent dans les régions élevées de l'air, ou à raser le sol aux approches d'un orage, car alors ces mêmes insectes se dirigent vers la terre où ils comptent trouver un abri sous quelques cailloux, dès que tomberont les premières gouttes de pluie.

Puis, les petits, un peu mieux expérimentés, commencèrent, sous la direction de leur père, à entreprendre des excursions plus longues. La mère, debout à l'entrée du nid, semblait leur donner des conseils avant le départ, attendant leur retour avec anxiété, et lorsqu'ils tardaient à revenir, prenait son vol, haut, bien haut dans les airs, et y planait jusqu'à ce qu'elle les aperçut. Alors, joyeuse, elle jetait des cris d'émotion, s'élançait au devant d'eux, les ramenait au nid, heureuse, palpitante, et semblait leur demander compte des causes de ce cruel retard.

L'automne arriva.

Des conciliabules d'hirondelles se formèrent sur le toit même du château de Fiquainville; Cuvier les entendait distinctement converser entre elles, à l'aide d'une diversité de sons qui formaient presque un langage véritable. Les enfans du nid furent placés au milieu de la troupe avec les autres jeunes hirondelles du même âge; bref, un matin, un nuage vivant s'éleva au-dessus du château, et s'envola à tire d'aile en se dirigeant vers l'orient.

Au printemps suivant, deux hirondelles amaigries et brisées par la fatigue vinrent reprendre possession du nid. Cuvier les reconnut parfaitement: c'étaient bien les mêmes, c'étaient bien celles dont l'année précédente il avait étudié les mœurs.

Elles procédèrent, dès le lendemain, à la restauration du nid, quo les gerçures produites par le froid avaient détérioré dans certaines parties; elles en regarnirent l'intérieur de plumes fraîches et de mousse choisie, puis, comme l'autre année, elles partirent pour une excursion qui dura quelques jours.

Le lendemain même de ce retour, au moment où les deux époux chassaient près de la fenêtre de Cuvier, à la présence duquel elles avaient fini par s'habituer, et dont elles ne prenaient plus aucun ombrage, une effraie qui semblait tomber du haut des airs se jeta sur le mâle: elle le saisit dans ses

serres et l'emportait déjà, quand Cuvier, prenant son fusil de chasse qui se trouvait là sous sa main, ajusta le brigand et tira sur lui; l'effraie, mortellement frappée, tomba en tournoyant dans le jardin, et Cuvier se hâta d'aller délivrer l'hirondelle des serres du cadavre, qui la tenaient encore dans leurs ongles redoutables.

La pauvre avait reçu de profondes blessures: les ongles de l'effraie avaient pénétré profondément dans ses flancs; un grain de plomb, labourant la poitrine, y avait tracé un sillon sanglant, et était resté dans l'aile brisée. L'excellent jeune homme pansa de son mieux la malade, et la remplaça, à l'aide d'une échelle, dans le nid, tandis que la femelle voletait tristement autour de lui jetant des cris de désespoir.

Pendant trois ou quatre jours, la femelle ne sortit du nid que pour aller picorer des insectes qu'elle venait offrir au mâle; Cuvier voyait la tête languissante de celui-ci s'avancer péniblement et essayer de prendre, sans le pouvoir, les alimens que lui présentait sa compagne; chaque jour il semblait perdre de ses forces; enfin, un matin, Cuvier fut éveillé par les cris de la femelle qui, de ses ailes, battait les vitres de la fenêtre; il courut au nid. Hélas! il ne renfermait plus qu'un corps inanimé!

Dès ce moment fatal, la femelle ne sortit plus du nid. Accablée de douleurs, toujours plongée dans une morne immobilité, cinq jours après elle expira de désespoir sur le corps de son compagnon.

Quelques mois après, l'abbé Tessier, que la persécution révolutionnaire avait obligé à se réfugier en Normandie, où il se cachait sous le costume de médecin militaire de l'hôpital de Fécamp, se trouva, par hasard, mis en rapport avec le précepteur obscur, lui entendit raconter l'histoire des hirondelles, l'engagea à faire un cours d'histoire naturelle aux élèves de l'hôpital dont il se trouvait le chef, et écrivit à Jussieu et à Geoffroy-Saint-Hilaire pour leur faire connaître le savant et laborieux naturaliste que le hasard lui avait fait rencontrer. Cuvier entra en correspondance avec les deux savans, et peu de temps après il fut nommé suppléant à la chaire d'anatomie comparée de Paris.

Vous savez le reste.

S. HENRY BERTHOUD.

MAXIMES.

LIBERTÉ.—La liberté est comme les divinités de la fable, dont on parle beaucoup, mais que l'on ne voit jamais.

—La liberté est une esclave qui ne sent pas sa chaîne.

—La véritable liberté consiste à n'obéir à aucune passion.

—Des âmes faibles peuvent regretter la liberté; mais les âmes fortes peuvent seules la conserver.

—La liberté, dans son berceau, doit être nourrie par la prudence; elle ne peut marcher sans sagesse, ni vivre sans vertus.

LUXE.—Le luxe est la principale cause de la ruine des familles, parce qu'il engendre plus de besoin qu'il n'en peut satisfaire.

MAISON.—La maison la plus heureuse est celle qui ne doit pas ses richesses à l'injustice, qui ne les conserve point par la mauvaise foi, à qui les dépenses ne causent pas de repentir.

MARIAGE.—Engagement sacré où la nécessité de s'aimer, je veux dire de vivre ensemble comme si on s'aimait, produit souvent le contraire.

—Les époux, en se mariant, font vœu de s'aimer; ne serait-il pas mieux pour leur bonheur, qu'ils fissent vœu de se plaire?

—Mauvais mari est quelquefois bon père; mauvaise épouse n'est jamais bonne mère.